

Ti-Jean, les chwals de Nebraska pis nous aut'

Michel Lacroix

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, M. (2020). Compte rendu de [Ti-Jean, les chwals de Nebraska pis nous aut']. *Liberté*, (326), 72–72.

Ti-Jean, les chwals de Nebraska pis nous aut'

Michel Lacroix

Jack Kerouac
La vie est d'hommage
Boréal, 2016, 352 p.

Sous peu, les derniers Ti-Jean, Ti-Toine et autres Ti-Blanc mourront et, avec eux (et eux seulement : pas de femmes à ma connaissance affublées de tels diminutifs), un pan de la culture québécoise disparaîtra. Un pan ? Une strate, plutôt, car cette culture est socialement marquée : elle est populaire (de « peuple »), orale, familiale, moqueuse et inquiète d'elle-même. Le « petit » lui vient naturellement, en toutes choses, dont le proverbial pain de misère que tout un peuple aurait de naissance été condamné à manger.

Cette culture, mon père et mes oncles l'ont connue, mais leur génération est la dernière. Cette culture innerva les colères révolutionnaires des années 1960 et 1970 (avec un lien affectif d'autant plus fort à Ti-Poil, qui n'était pourtant guère révolutionnaire), colères dirigées contre cette soumission à la misère, à l'horizon bouché de l'histoire. Cette culture imprègne l'esthétique du joul et du Ti-Pop qu'inventa la revue *Parti pris*.

Kerouac aussi l'a habitée, cette culture du Ti-Canada, avant de s'en extraire, pour se frotter à la littérature américaine, à la grande culture, au mythique *way of life* des *US of A*. Il fut un Ti-Jean avant d'être Jack. Il fut même, temporairement, les deux simultanément. Il tenta alors de transformer la culture de Ti-Jean en littérature, une littérature américaine française. C'est un des grands chocs que provoque la lecture de *La vie est d'hommage*, le recueil de textes écrits en français par Kerouac. Certes, Victor-Lévy Beaulieu l'avait entrevu dans son essai-poulet sur Kerouac, mais comme une tension constitutive entre la honte de soi (canadienne-française) et la libération par la création langagière (en anglais), VLB ne pouvant alors, en 1972, deviner qu'au début des années 1950, Kerouac avait écrit plusieurs textes en français, alors même qu'il travaillait à *On the Road*, et que ces textes font du français malmené et honteux un instrument d'émancipation esthétique.

Que se serait-il passé si Victor-Lévy Beaulieu avait pu lire *La vie est d'hommage* en 1967 (année où il aurait découvert Kerouac) ? Si Jacques Renaud, Michel Tremblay ou Hubert Aquin avaient pu le lire en 1959, en 1963, s'ils avaient pu penser leur relation au français, à la norme, à la modernité, à travers ce Kerouac-là ? La victoire du joul aurait sans doute été plus rapide, ses effets plus larges encore, mais le cours de l'histoire littéraire québécoise n'aurait sans doute pas changé. Kerouac est un romancier joualisant dix ans avant *Parti pris*, avec la même inventivité sémiotique, le même plaisir flou dans l'invention d'un graphisme inédit pour ce français jamais encore écrit.

Christ, c'est ta sâle, on pensa que le foreman du premier plancher arrivera dans une minute avec son portefeuille cassez dans une can quand qu'on lui

demanda pour restez pour la nuit. Ti-Dean et son père ava trouvez la cle pour la joie d'innocence [...] C'ava été décidé; le ti-fils laissa faire le bonhomme, il t'a pas pour dire rien, mais y'ava ses idées à lui-même, mais la choses qui runna son père éta Dieu. Y'eta un ti-Catolique, de sa mère, il chanta de ti cantons des fils d'hotels, les ti gars de cœurs, dans les t'a d foin de les chwals de Nebraska

En ceci, de vastes pans de *La vie est d'hommage* s'intègrent, sans heurts, dans l'écriture de la noirceur, qui est le revers angoissé et mélancolique de la littérature québécoise solaire des années 1960. En même temps, dans les mêmes textes, et en particulier dans la novella intitulée « Sur le chemin », l'aliénation de la vie limitée, de la misère et de l'exil se mue en errance démentielle et en défonce éthylico-stupéfiée, passant de Ti Dean Pomery et de Ti Jean Dulouoz, de leurs pères perdus, sur qui planent « toute la solitude, le remords et le chagrin du monde », à la figure de Slim Jackson, « ti nègre » venu de la Caroline du Nord, avec son neveu Ti Pic, pour se lancer dans la scène jazz. La famille dispersée et hantée par la misère rencontre la bohème de la communauté artistique, la fuite hors de soi se métamorphose en *jam session* frénétique :

L'on eu, la session, les inventeurs de musique dans le matin, dans l'ecole gris d'Amérique, montant à leux art comme des voleurs d'un coin, pis tout d'un coup dans l bord d'la building, dans toilette [...] Le alto, faisant un circle d'où qui est, pour penser, leu revolla un string de ailes toutes cassez écrit en or et apra leux donna un tweet-tweet impossible de son tone, au même temps arrêtant l'ide que Slim y ava commencer, l'a ramossant un morceau de bout de l'idee du trumpet, et shta un cri que c'eta sa, c'est ca on a dit quand qu'on l'a dit

Kerouac, dans *La vie est d'hommage*, invente cette littérature « québécoise » qu'appelaient de leurs vœux Miron et les partipristes de 1965, il l'invente en solitaire exilé, dans un saut pour aller ailleurs, pour introduire dans la littérature américaine le rythme du joul, son énergie agressive. Le joul est son passeport pour la littérature américaine (un de ses passeports, avec l'Université Columbia, Ginsberg et Burroughs, le jazz et Céline). Mais pour nous, *La vie est d'hommage* est un passeport pour mieux comprendre le côté Ti-Jean de notre culture et de notre littérature, ainsi que sa profonde américanité. L